



"HOI SOIT QUI MAL Y PENSE."

VOL. 1.

MONTREAL, MARDI 23 JUILLET, 1844.

NO. 21



L'Orpheline.

AIR:—Saura rendre un fils à sa mère, un citoyen à son pays.

Depuis que j'ai perdu ma mère,
Un deuil affreux remplit mon cœur ;
Quinze ans ! et seule sur la terre,
Sans parents et sans protecteur.
Confiante en Dieu, je m'incline
Devant ses autels rédempteurs,
Plaignez une jeune orpheline ; } bis.
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Quand les compagnes de mon âge
Veulent m'appeler à leurs jeux,
Je ne me sens pas le courage
De suivre leur essaim joyeux.
Toujours solitaire et chagrine.
J'aime à déplorer mes douleurs.

Plaignez une jeune orpheline ; } bis.
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Pour protéger ma faible enfance
Je n'ai point d'appui, de secours ;
Je suis sans aucune défense
Contre la ruse et les détours.

Hélas ! un sort cruel s'obstine
A perpétuer mes malheurs.
Plaignez une jeune orpheline ; } bis.
Mêlez une larme à mes pleurs. }

Pour sauver sa frêle existence
Le lierre s'attache à l'ormeau :
Et moi, je n'ai dans ma souffrance
Pour seul refuge qu'un tombeau,
J'attends de la bonté divine
Le terme de tant de rigueurs.

Plaignez une jeune orpheline ; } bis.
Mêlez une larme à mes pleurs. }

La Revolution de Juillet 1830.

(FIN.)

III.

Français, sachez donc une bonne fois
vous tenir à quelque chose, et vous fixer
enfin.

Vous avez à votre tête une famille
excellente, toute française par ses mœurs
et par ses affections ; une famille à la-
quelle aucun amour propre ne peut en-
vier ni disputer le commandement.

Un roi cuirassé de cinq princes qui as-
surent dans sa maison la continuité du
pouvoir contre les calamités qu'entraînent
trop souvent pour les peuples la déshé-
rence des maisons royales, la vacance
du pouvoir suprême, et les guerres de
succession.

Vous avez des institutions qui, dès à
présent vous font jouir de toutes les li-
bertés connues chez les peuples civili-
sés.

Tout n'est pas encore entièrement ré-
glé, fini, complet : mais la *Constitution*
offre tous les moyens réguliers de perfec-
tionner ce que nous avons et d'acquérir
ce qui nous manque. Au lieu de courir
sans cesse des chances nouvelles, de ré-
ver encore des changements, d'abattre
toujours sans savoir que réédifier !... tâ-
chons d'oublier un peu nos discensions,
de rallier les esprits, de diriger l'effort de
nos capacités vers le bien public, et
d'assurer à la France cette prospérité
dont parlent tant d'écrivains et d'ora-
teurs, mais qui ne peut trouver place
au milieu de la mobilité des esprits et de
l'inconstance perpétuelle des résolu-
tions.

Dans l'état actuel de notre civilisation
la classe qu'on appelle intermédiaire, fait
la force de la nation ; elle est la plus
laborieuse, la plus éclairée, la plus virile ;
elle est héroïque dans les combats, in-
telligente dans les arts, le commerce et
les travaux de l'industrie ; elle ne peut
supporter la servitude ; elle aime avec
passion la patrie, la gloire et la liberté !
Mais, je le dis avec douleur, elle entend
mal à conserver ce qu'elle a conquis.
La gentilhommerie sait très bien ce
qu'elle regrette et ce qu'elle voudrait
ressaisir ; le parti-prêtre, c'est-à-dire
ceux qui veulent faire servir la religion
au succès d'une ambition toute mondaine
le savent également : légitimistes et ul-
tramontains savent faire des sacrifices
de plus d'un genre au succès de leurs
idées, de leur caste, de leur parti. Mais
nous autres hommes populaires, qu'on
appelait jadis le *tiers-états*, nous savons
seulement ce que nous ne voulons pas.

Après une chose renversée, c'est une
autre, et puis une autre encore, et tou-
jours du nouveau. L'envie nous tue,
la jalousie nous dévore ; trop nombreux
pour arriver tous, nous ne pardonnons à
personne d'arriver seul ou d'arriver le

Premier ; et trop souvent, après de sublimes efforts pour conquérir la puissance, nous offrons à nos adversaires naturels mille occasions de la ressaisir et de s'en emparer !...

Voilà ce qui décourage les bons citoyens et enhardit les factieux.

Je le répète : SACHONS NOUS FIXER.

DUPIN AÎNÉ.



Mr. Viger devenu Roi.

J'ai de grandes, d'extraordinaires et de drôles de nouvelles à vous apprendre : celles qui annoncent rien moins que l'élévation, subite de M. Viger au trône du pays, que l'on vient non moins subitement d'ériger en royaume. Ce sont les nouvelles que m'apportent les dernières malles européennes. On ne sait pas encore quelles circonstances peuvent avoir décidé les gens de Downing Street à nous mettre dans une semblable passe ; cette démarche me confirme de plus en plus qu'ils sont dans les nues ! on pense cependant que la raison de ce changement est due à l'omnipotente influence qu'exerce ce Monsieur sur les esprits de la nation. D'autres prétendent que c'est pour le récompenser de son amour pour la forme ; d'autres pour lui donner occasion de se venger de ses ennemis ; d'autres enfin ; pour le *coronat opus* ! Quoiqu'il en soit, j'ai mon opinion à bailler sur la question, la voici :— Je crois que l'Angleterre est tannée de nous ; nous l'avons tant fait tremousser depuis quelques années qu'elle se trouve fort heureuse de se débarrasser de nous aux dépens du vénérable vieillard, maintenant roi-patriarche. Le gouvernement ne voulant donc plus nous entendre ; sur le chapitre de nos réclamations contre la violation des résolutions de 1841, nous envoie un roi soliveau, comme fit Jupiter au grenouilles. Les autorités en nous donnant un pareil souverain se trompent beaucoup sur notre nature : nous ne sommes pas tous des bêtes ; elles auraient donc dû reléguer dans quelque coin du pays toutes les bûches qui se seraient soumises au roi soliveau. Quant à la partie non-bestiale, elle se serait extrêmement bien tirée d'affaire. On a sans doute jugé de notre nature d'après le rapport tout favorable qu'on a donné le Herald. Ce triste journal ne devrait bien jamais mesurer les Canadiens à l'aune de son parti... Qu'y voulez vous faire ! dans le malheur on cherche toujours des compagnons !

Depuis cette nomination le nouveau

roi a fait les appointements ci-dessous des attachés à sa maison —

J. G. Barthe, Ecr héritier présomptueux :

Johnny M'Donnel maître des cérémonies ;

C. C. S. DeBleury, garde des chiens, et sur le département de *commercc* ;

M. Tailhades, maître du sérail ;

Le Dr. Guérin, rédecin *extraordinaire* ;

M. Spénardesse, notaire par excellence ;

B. C. A. Gugy, pour le département de la guerre ;

Sydney Bellingham, inspecteur des girouettes ;

Le Times, gazette officieuse de sa majesté ;

L'Aurore, organ de sa majesté ;

F. Saint Mort, crateur banal.

Telle sont pour le présent les nominations des individus que Sa Majesté attache à sa basse-cour ; di moment que l'on en fera d'autres, je les publierai.

P. S. Je suis très-fâché de vous annoncer que ce que je viens de vous apprendre est entièrement faux. Il paraît que ce n'est qu'une chimère qui date de la Rue le St. Amable, un chateau d'Espagne que batissait industrieusement M. Barthe. Quoiqu'il en soit, la chose ne m'a pas surpris. Il y a si longtenmps qu'on nous annonce de grandes événements, que ce lui là ne me prit pas à coup ; d'ailleurs M. Viger peut bien être *sire* lui qui est plient comme la *cire* ; lui qui reçoit le cachet qu'une main puissante presse. M. Viger n'est donc pas roi. Si cela eut été le cas on aurait vu son entré sur un cabrouet (*cab à roi* !)

Les Nouvelles.

A.—Bonjour, bonjour, qu'y-a-t-il de nouveau ? Je sors si peu souvent que le monde finirait que je n'en sourais rien dans mon cabinet,

B.—T'as pas su que notre Palais de justice était flambée ? Elle est brûlée et un farceur disait à un de mes amis que toutes les causes avaient été mises hors de cour.

A.—Bon calembourg, ma foi ! Mais comment cela est-il arrivé.

B.—Ces sortes d'affaires n'arrivent jamais : elles sont apportées. Dieu le sait comment le feu fut mis, toujours est-il certain qu'on y mit beaucoup de peine en le mettant.

A.—Et qui soupçonne-t-on ?

B.—Bien ! Mercure et Brousseau qu'on a mis en prison.

A.—Et puis, les pertes sont elles considérables ?

B.—Le toit est brûlé et une partie des appartements d'en haut ; peu de papiers sont écartés et la bibliothèque est sauvée.

A.—Tant mieux, tant mieux. D'autres nouvelles ?

B.—Ben nom ! cependant oui. Barthe a laissé son habit à collet droit, pour prendre une ample jaguette à la dernière mode de Londres

A.—Il n'en est pas moins, "collet-monté ?" Hein ? qu'en dit-tu ?

B.—Bien, non ! crois tu que le temps est tuant.

A.—Passablement. Cependant il est une manière par laquelle



ON AVANCE LE TEMPS ;

c'est de le tuer à son tour.

B.—Mais, comment le tuer ?

A.—en arrêtant nos abonnements-

B.—Ah ! tu parles du temps, du *Times* ? Oh, il ne fait pas grand mal, quoique la volonté ne lui manque point.

A.—Tu n'as donc plus d'autres choses à m'annoncer ?

B.—Je t'ai tout dit à moins que tu considère comme nouvelle que M. Viger ne peut former un ministère.

A. Bah ! s'il entendait cette seule forme on lui donnerait volontiers l'absolution, quant à celle qui nous déplaissent.

B.—En effet, les orangistes on fait un tappage infernal au Canada ouest. Ils se sont pour ainsi dire rendis maîtres de Toronto. Mais leurs chefs ont été arrêtés et écroués par la suite.

A.—Oui-dà ? Les pauvres jaunes, ils ne sont pas blancs.

B.—Pour dernière nouvelle on dit que Mr. Viger veut se rapprocher des Canadiens en nommant le fils de notre ancien Orateur.

A.— Il faut espérer que le jeune monsieur ne se prête point comme l'instrument des Patriarche. Que M. Viger appointe des Canadiens, et de bons, et que ses motifs soient ce qu'ils voudront l'affaire est bonne ; mais le malheur est qu'on pensera au dehors que ceux qui acceptent partagent ses sentiments.

B. Tu as raison. Il resterait donc à savoir s'il ne vaudrait pas mieux de refuser les places aussi offerte. Qu'en penses-tu ?

A.—En effet, c'est quelque chose qui vaut la peine d'être considéré. Mais, tiens des occupations pressantes me forcent à remettre mon entretien. Au revoir.

B.—Au revoir.—(Exunt)

Mentez Mentez Toujours !

L'Aurore me défonce dans son No. de Samedi, par le paragraphe suivant :—

"Nous apprenons que MM. L. H. Lafontaine, L. A. Berthelot, son associé et L. Duvernay, leur imprimeur, se sont rendus au bureau d'un journal que la pudeur nous empêche de nommer, imprimé en cette ville par A. Fortier, pour le prier

d'aggrandir sa feuille et lui promettre leur encouragement. C'est l'imprimeur de la feuille qui a lui-même appris l'heureuse nouvelle à toute la ville, en ledisant à une personne attachée à notre bureau."

Quand je dis qu'elle me défonce, je ne prétend pas que c'est par son attaque contre moi, mais bien par son front son mensonge. Pour des faussetés moindres passe ; mais pour celles là, elle sont trop fortes : il faudrait ouvrir toutes les fenêtres de l'univers pour les laisser sortir. Je connais des menteurs, des gens qui disent ce qu'ils savent n'être pas vrai, tels que M. Viger, par exemple qui dit que le pays le soutient dans ses mesures ; ceux-là ce sont des mensonges diplomatiques, mais pour ceux de l'Aurore que je viens de vous faire remarquer, O, ça passe outre toutes bornes consciencieuses ! Mais cela ne m'étonne pas ; l'habitude sait nous faire à tout. Le mensonge est l'élément de cette feuille depuis près d'une année il serait son pain quotidien si elle paraissait tous les jours cependant dans ses trois numéros elle sait faire saprovision pour la semaine. Mais quels sont ces mensonges demandez-vous. D'abord elle dit que la pudeur lui défend de nommer ce journal ; ça c'est la première mentrie : l'Aurore n'a pas plus de pudeur que sur la main ; si elle en avait elle ne contera point tant d'histoires. L'autre mensonge consiste en ce qu'elle accuse des Messieurs de la plus haute respectabilité d'être venu me faire certaines propositions pour mon agrandissement. Là, en voici une grosse dite par elle ou par ce *quelqu'un de son bureau*. Jamais propositions ne me furent faites de la part d'aucun messieurs ; sauf de celle de M. Spéardesse qui ne veut pas que l'on rie de lui—en effet je n'aurais pas dû mettre messieurs qu'importe on saura faire la distinction!—Mais, pourquoi vouloir contredire l'Aurore ? c'est du temps perdu... on sait tous que si elle dit la vérité, ce n'est que par accident. Quand à ce qu'elle dit que j'ai annoncé la nouvelle à toute la ville en instruisant *quelqu'un de son bureau* ; si je lui en avais parlé, je n'aurais pas de peine à croire ce qu'elle plante car on sait que ceux qui gissent dans la ruelle St. Amable sont autant de paniers percés. Ce *quelqu'un* je le soupçonne ; il a très mal fait de venir se frotter auprès de moi, car je puis l'empoigner à mon aise ; il a un si beau manche ! S'il est venu pour me tirer les vers du nez, je ne m'arrêterai pas aux vers qui sont dans le sien, je saisirai le tout en gros ! Il a joliment fait un conte que l'Aurore a cru et qu'elle a été assez bête de reproduire, la malheureuse, on lui dirait qu'elle est fine et vaut quelque chose et elle le croirait ! Vraiment, je dis avec l'Évangile : Heureux les pauvres d'esprit !

A propos d'agrandissement, l'Aurore voudrait-elle bien nous informer quel montant on doit lui donner pour s'agran-

dir ? Il serait bien difficile de le faire, car elle a tant de *petitesse* ; on pourrait peut-être effectuer le changement en lui en otant sur *l'épaisseur* ; c'est mon opinion que je donne. Cependant j'aimerais beaucoup à voir sa feuille plus ample, elle servirait mieux comme papier a enveloppe.

Reves de M. Viger.

Plus je m'applique à l'étude du caractère de notre incomparable patriarche, plus je suis convaincu que le somnambulisme est son état propre, son élément. Je suis assez hardi pour avancer que sans M. Viger on n'aurait jamais pu découvrir les lois qui régissent le rêveur. Il rêve du moment qu'il ôte ses pantalons d'étoffe du pays, pour reposer ses vieux membre plus facilement sur son lit. J'allais dire *baudet*, mais les malins auraient compris M. Barthe ; il rêve, dis-je, du moment qu'il enfouit ses vénérables jambes dans ses draps au moment où il les en retire pour résumer les fatigues de l'état ministériel en resumant sa culotte. Non seulement se contente-t-il de cela ; le jour lui connaît ses rêveries dont je vous entretiendrais présentement, si je n'avais pas promis de parler de ses songes. Entre autres rêves, le suivant est digne de publication :—

La nuit qui succéda à la résignation du ministère et l'acceptation des rênes par le vénérable, il eut un songe tout-à-fait remarquable ; cependant la chronique ne dit pas si le patriarche rêveur avait les yeux fermés ou non ; ce point est peu important, heureux si M. Viger ne rêve jamais plus lourde folie en plein jour. Le véritable venait de faire sa prière si c'est sa coutume de la dire, ce que je suppose charitablement—il mit son bonnet de nuit, tout blanc comme l'innocence d'un nouveau baptisé, et fit certaines autres choses, tous des lieux communs dans la narration et que je passe donc sous silence. Une fois sa chandelle éteinte, il se met à soupiner, peut-être était-ce sur le triste sort de son pays qu'une conduite imprudente de la part du gouverneur venait de priver d'un fameux ministère ; peut-être aussi était-ce en conséquence de son humilité ordinaire qui lui faisait craindre de ne pouvoir accomplir ses nouveaux devoirs avec sagesse—humilité que l'on trouve toujours chez les grands génies, qui les rends prudents et défiant d'eux-mêmes et qui du moment qu'elle se témoigne chez eux. Est l'avant coureur de brillants succès dans ce qu'ils entreprennent avec tant de répugnance ; peut-être même ces soupirs étaient-ils causés par des remords qui troublaient cette vénérable conscience sur ce qu'elle avait imprudemment plongé son pays dans le malheur et l'avait exposé aux maux qu'entraîne une division telle que celle qu'il s'efforçait d'effectuer parmi ses concitoyens. Mais j'ai fini de sonder les causes de ces soupirs qui paraissaient s'échapper pénible de cette poitrine de vétérana dont le cœur qu'elle renfermait battait...mais, je m'arrête car un doute s'empare de mon esprit—ces gros soupirs n'étaient-ils pas des ronflements ? Des ronflements ! dites-vous, et comment peut-on ronfler sitôt surtout après avoir commis un aussi mauvais coup que celui dont le vénérable dormeur venait de se rendre coupable ? Eh bien ! si vous n'êtes pas certain des causes et de la nature de ces soupirs, décidez la question com-

me bon vous semblera maintenant que je vous ai mis dans le bon chemin.

M. Viger rêvait à un immense établissement dont l'architecture dénotait qu'il appartenait à l'ordre des distilleries. Cet édifice avait sur son front une enseigne qui portait les mots suivants : METCALFE, VIGER et CIE, distillateurs &c. MM. Barthe, M'Donnell, et Daly étaient les employés dans l'établissement. M. Barthe voyait à l'exécution harmonieuse de la machine M. M'Donnell à l'exclusion de ceux qui ne l'avaient point mariyrisé ; M. Draper à l'introduction des orangistes et des jurés qui prononcèrent—trouvèrent serait un terme trop doux—les détenus politiques de 1837 et 1838 coupables ; et M. Daly à la tenance des livres et à la correspondance de la compagnie. Le grain reçu pour la confection des liqueurs étaient des formes, des dissertations, sur la morale publique des pamphlets sur la crise ministérielle, les adresses à Sir Charles ainsi que leurs réponses, une fillée de l'Aurore et les écrits du ministre Ryerson. La liqueur que l'on voulait faire était le gouvernement responsable. Tout à coup le rêveur, après avoir vu l'édifice élevé, les employés à leurs besognes respectives, et les grains mis en usage, fut saisi d'un cauchemar dont la violence ébranla ses esprits. Cette belle bâtisse venait de s'écrouler sur lui, et le poids l'étouffait. Il voulut crier, mais ses efforts étaient impossibles et heureusement pour lui que son domestique vint à ce terrible moment le tirer d'embaras en l'éveillant et le saluant par ces mots : *Monsieur voudrait-il mettre une chemise nette ?*

Oui, à présent qu'il est encore temps, nous le demandons à M. Viger, qui doit être éveillé sur la tournure que prendront inévitablement les affaires. "Monsieur voudrait-il mettre une chemise nette ?"—Nous le lui demandons, car bientôt sa garde-robe sera épuisée ; il n'a plus qu'une chemise à sa disposition, et s'il ne la sauve point de la vermine qui la rongé, il ira nu, nu !

On dit que M. Barthe ferait un fameux général ; voyez comme il conduit ses colonnes contre ceux qui s'opposent à Mr. Viger et comme il se fortifie de lignes. Il ne lui manque plus que des



CHEVAUX DE FRISES.

M. Des Rasoirs peut bien en faire en sa qualité de barbier. D'ailleurs c'est tout dans l'ordre des choses ; il est soldé, équipé, &c. &c.

L'Aurore vomit feu et flamme contre les Orangistes. Elle prétend que c'est une horreur de voir leurs procédés au 19e siècle. Je pense comme elle : c'est un miracle ! cependant j'irai plus loin : je dis que c'est une curiosité de voir l'Aurore au 19e siècle.

Bibliothèque Vigérie.

Je n'étais pas loin de la vérité en vous annonçant que M. Viger avait en vue la formation d'une bibliothèque publique. Il a, dit-on, fait connaître ses plans à plusieurs amateurs littéraires qui les ont secondé en offrant les ouvrages suivants produits de leurs plumes.

D'abord le fondateur de cette institution a présenté les volumes dont il se dit le père et dont voici le catalogue:—

1. Le formulaire politique,
2. De la morale publique,
3. Sur la distillation de liqueurs des buverages indigènes,
4. La crise ministérielle,
5. Considération sur la Belgique,
6. Traités des théories,

Voici la liste des contributions des amateurs en question.

MR. BAPTHE.

1. Les martyres de Château-Branlant;
2. Directions pour l'usage du "mâle clairon;"
3. Observations sur les capacités des Rasoirs;
4. Traité des successions acquises par droit de fauteuil;
5. De l'influence des cheveux blancs sur la politique des peuples;
6. L'art de donner ou obtenir et manger des dîners publics;
7. Le Manuel du facteur de lettre;
8. Recherches sur la nature du jabot et en la manière qu'il doit être porté;
9. Le lorgnon, petit volume qui enseigne tout ce qui a rapport à ce mignon objet de luxe;
10. La versification canadienne;
11. Les amours modernes d'Abélard et d'Eloïse; ou recueil des amours de l'auteur et de "Marie Louise;"
12. Le rossignol patriote; Encyclopédie de poésies de M. Barthe;
13. Recherches astronomiques sur la rédaction de l'Aurore;
14. Sur l'art de se faire charivariser.

M. M'DONNELL.

1. La vie des martyrs augmentée de celle de l'auteur.
2. Sur l'art de saluer et de sourire au premiers venu.
3. De la charité chrétienne qui doit nous porter à aimer nos ennemis comme nous même.
4. Sur les entrées des gouverneurs; donnant des directions pour l'observation des rangs dans la procession.
5. De l'effet qu'un emprisonnement de quelques mois avec autrui et oppérer sur nous même, n'oubliant pas l'effet produit par le partage des liqueurs.

M. TAILHADES.

1. De l'effet du mercure sur le système de l'homme.
2. Recueil de sermons, ou œuvres de la chair.

M. DE BLEURY.

1. Le nouveau Malthus sur la population.

2. L'art de brûler de la poudre.
3. Sermon qui a pour texte: Laissez venir les petits enfants à moi.

M. GUGY.

1. Traité de la légitimité des enfants.
2. Recherches sur les propriétés emflammatoires des discours.
3. L'art de la *box* avec les enfants.
4. De la satisfaction des dommages. L'auteur cite son propre cas où il donna un écu au gamin qu'il combattit, en guise de satisfaction.
5. Des devoirs du parfait magistrat. L'auteur s'offre comme modèle.

(à Continuer.)



LES POURQUOI ET LES PARCEQUE

MITOLOGIQUES.

Pourquoi M. Viger ressemble-t-il au point du jour? Parcequ'il possède l'Aurore.

Pourquoi ressemble-t-il au blond Phœbus? Parcequ'il est le père de l'Aurore.

Pourquoi ressemble-t-il à Orion? Parcequ'il s'est laissé enlever par l'Aurore.

En quoi M. Viger diffère-t-il du vieux Tittron? Parcequ'il n'a pu être rajeuni par l'Aurore.

En quoi diffère-t-il du fidèle Céphale? Parcequ'il n'a pas résisté aux séductions de la librique Aurore.

Pourquoi l'Aurore de M. Viger ressemble-t-elle à la déesse de l'antiquité? Parcequ'elle s'est prostituée comme elle.

Pourquoi M. Viger est-t-il comme un vieux chapeau? Parcequ'il est *sur la forme*.

On dit que M. Viger ne conduit point les affaires aussi bien qu'il mène ses chevaux. En mettant la forme en avant du fonds, il a mis la charrue devant les bœufs. Il est donc bien naturel que les choses n'avancent point, ou plutôt qu'elles reculent.

On dit que M. Viger a tant baillé de pièces à l'Aurore, qu'il en a obtenu un privilège—il est *bailleur de fonds*.

On dit qu'il n'est pas surprénant que M. McDonell ne puisse point entendre le gouvernement responsable tel qu'établi par le bon-sens: il ne saurait jamais le comprendre à *fond*.

On dit que l'Aurore va tomber; elle ne tombera pas de haut toute Aurore qu'elle soit!

☞ "Un extraordinaire arrivé au Séminaire de Nicolet le 13 janvier dernier" est extraordinairement mal écrit; l'auteur ne trouvera donc pas extraordinaire si je ne lui donne point l'insertion.

RECETTES ECONOMIQUES.—1. Pour avoir un bon dîner pour un nombre indéfini de personnes, devenez candidat pour le parlement, et faites-vous qualifier par M. Viger.—2. Pour pensionner sans dépenses allez vous retirer chez Hondlow, mettez un jabot et portez un lorgnon et M. Viger paiera les comptes.—3. Pour voyager grat's, prétendez assister à une assemblée *de forme* et vos frais seront payés par le dit M. Viger.—Dites; si l'économie politique n'est pas le fort du vénérable Patriarche!

Correspondance du Charivari.

Le Ridicule.

L'arme la plus facile pour combattre les torts et les travers de l'engeance humaine est celle du ridicule, maniée avec cette dextérité qui se remarque chez les Français. Le ridicule est de tous les tems et de tous les lieux; car l'homme partout où il se trouve aime à rire; l'on rit tout aussi bien sous les pôles, au froid que sous l'équateur, en plein soleil. Ce que le raisonnement ne peut effleurer, le ridicule saura bien le détruire; l'on ne reste pas longtems à avoir peur de ce que l'on s'amuse à rire. Savoir rire de tout ce qui nous advient, c'est le meilleur moyen d'accepter tout ce qui nous arrive de fâcheux. Le vieil adage qui dit: il vaut mieux rire que pleurer est fondée sur le bon sens, car à pleurer on n'y gagne rien, mais à rire on se réjouit et c'est toujours quelque chose de retenu. Rions donc toujours, puisque c'est le meilleur parti.

UN DISCIPLE DE COMUS.

Montréal, 20 Juillet, 1844.

TROUVE.

EN cette ville, un volume des ŒUVRES TRAGIQUES de VOLTAIRE. Celui à qui il appartient et qui voudra en faire la réclamation devra en donner la description du volume en s'adressant au Bureau de ce journal.

16 Juillet 1844

CHAPELEAU ET LAMOTHE. RELIEURS.

RUE STE. THERESE, vis-a-vis les imprimeries de MM. J. Starke et Cie. et du Canada Gazette.

Montreal, 10 Mai, 1844.

CONDITIONS DU CHARIVARI CANADIEN.

Ce Journal se publie deux fois par semaine, le Mardi et Vendredi matin, à raison de deux sous la feuille, ou 15 sous par mois pour la ville, et 2s 6d pour quatre mois pour la campagne, payables d'avance.

Imprimé et publié par A. FORTIER, Rue des Commissaires, No. 33 près du Marché Neuf.